

TAHAR BEN JELLOUN

ADÉLAÏDE DE CLERMONT-TONNERRE

MARC LAMBRON

LEÏLA SLIMANI

NOUVELLES  
*de*  
MARRAKECH



■ CASSI EDITION

## TABLE DES MATIÈRES

|  |    |
|--|----|
| <b>RENCONTRE AVEC LA LUMIÈRE</b><br><i>Tahar Ben Jelloun</i> | 11 |
| <b>MAWAKECH</b><br><i>Adélaïde de Clermont-Tonnerre</i>      | 23 |
| <b>STRANGERS IN THE RIAD</b><br><i>Marc Lambron</i>          | 37 |
| <b>LA MAISON BLEUE</b><br><i>Leïla Slimani</i>               | 51 |

MARC LAMBRON

STRANGERS  
*in the*  
RIAD



C'EST L'UN des privilèges de l'existence que de trouver sur cette planète des lieux s'accordant à la forme de nos rêves. Au deuxième soir de ma résidence, ici, après un dîner fin, je regagnai le riad où, en plein agrément, je travaillais au long de la journée à la rédaction de mon prochain roman. La nuit était douce. Je marchais avec insouciance dans les jardins, parfumés de fragrances que l'ombre raffinaient. Soudain, j'entendis une voix qui fredonnait. Quelque chose comme « doo bee doo bee doo ».

C'était étrange. Intrigué, je fis un mouvement vers le massif fleuri. J'aperçus un homme assis sur un fauteuil à coussins chamarrés, l'air songeur. Dans sa première soixantaine, il était vêtu d'un smoking strict, boutons de manchettes dorés sur la chemise blanche, petit nœud papillon au col. Très élégant. Je me demandai si l'on avait célébré un mariage à l'hôtel, mais rien de pareil n'était programmé.

Et alors je le reconnus. Ou si ce n'était lui, on avait disposé dans le jardin un parfait sosie. Ces cheveux trop bien peignés, comme une moumoute. Cette grosse bagouse à l'annulaire droit. Cet air de vous attendre en embuscade, deux gardes du corps dans les buissons. Et surtout cet inimitable regard bleu-vert du joueur de black jack qui va emballer Angie Dickinson.

C'était lui.

The Voice. The Chairman of the Board. Frankie.  
Ol' Blue Eyes.

Frank Sinatra.

Il se tenait devant moi, assis sur un fauteuil. Je me demandai ce qu'il pouvait bien faire là, d'autant qu'officiellement il était mort. Mais c'est un détail auquel on ne s'arrête pas forcément. Frank cependant fit un petit geste de la main qui voulait dire « approche-toi, fils ».

Masquant ma sidération, je m'avançai.

« C'est... c'est vous ? balbutiai-je.

— Qui veux-tu que ce soit d'autre ?

— C'est... bien vous ? » répétai-je maladroitement.

Il haussa les épaules.

« Ce n'est pas James Stewart, et pas la reine d'Angleterre non plus. Il n'y a que moi pour être moi. »

Un peu rassuré par cette évidence, je lui demandai comment il s'était retrouvé là. Sa main bagousée esquissa un petit geste d'impuissance.

« Tu sais que les résidents du paradis ont un droit de visite périodique chez les mortels, exposa Frank Sinatra. J'avais demandé que l'on me fasse descendre dans l'endroit le plus délectable au monde, et pour tout dire je pensais me retrouver dans le jardin de Bob Hope à Palm Springs pour une bonne partie de rigolade. Mais apparemment, Bob est surclassé. Remarque, quand je me promène dans cet hôtel, je comprends pourquoi. Le paradis peut attendre.

— Et donc vous avez été dirigé vers Marrakech ?

— Tu vois bien que c'est pas Duluth, Minnesota. On est au Maroc, non ? Comme Humphrey Bogart dans *Casablanca*, non ? Alors il faut que je m'adapte. »

The Voice jeta un regard sur le buisson proche.

« Ils ont des fantômes par ici ? » lâcha-t-il la paupière levée.

La question me parut opportune.

« Euh, des sortes d'esprits volants. Les djinns. »

Sinatra me toisa comme si je lui racontais des fari-boles. On aurait dit qu'il allait me tirer une balle entre les deux yeux. Puis il sembla se radoucir :

« Les gens pensent que l'oncle Frankie est aussi inculte qu'un croupier. Alors que j'aime apprendre des trucs, mais il faut me les dire avec respect. Par exemple, quelles bestioles on trouve au Maroc ? »

Il semblait me prendre pour un zoologue.

« Eh bien, répondis-je, diverses espèces. Le fennec. La hyène rayée. Le dromadaire.

— Bon sang, rétorqua Sinatra d'un air troublé, le seul dromadaire que je connaisse, il est sur mes paquets de Camel. Et le relief ?

— Le relief ? »

Sinatra me regarda comme si j'étais vraiment lent d'esprit.

« Les montagnes, quoi. Il y a un Grand Canyon ?

— Hum, toussotai-je, des sortes de Grand Canyon. Le Rif. L'Atlas. Et des étendues désertiques d'une grande beauté.

— Ah, énonça Sinatra comme s'il se parlait à lui-même, le seul type que j'ai connu dans un désert d'ici, c'était Gary Cooper dans *Morocco*. De toute façon, on a aussi des trucs marocains à Vegas ou Hollywood.

— Ah bon, balbutiai-je, interloqué.

— Le désert, reprit Sinatra triomphant, tu crois que je connais pas ?

— Je n'ai pas dit ça...

— Bon, claironna-t-il, c'est quoi, Las Vegas ?

— Euh... une ville de jeux...

— Pff, soupira-t-il en haussant les épaules, c'est une oasis. Dans le désert. Je vais pas confondre les tapis verts avec les tapis volants, mais tu sais comment s'appellent les casinos chez moi ? »

Je mobilisai mon érudition minimale.

« Vous avez souvent chanté au Sands, je crois. »

Sinatra me regarda avec une sorte d'estime étonnée.

« Tout juste, mon vieux. Et le Sands, ça veut dire quoi ?

— Euh... les sables, non ?

— Eh oui, coco. Et le sable, on le trouve pas sur Park Avenue. On le trouve dans le Nevada. »

Il poussa son avantage :

« Et les autres casinos de Vegas, tu connais leurs noms ?

— Euh...

— Je peux te les dire. Le Sahara. Le Mirage. L'Aladdin. »  
J'opinai.

« C'est pas l'Arabie, ça ? renchérit-il. *Les Mille et Une Nuits* ? Le Sahara ! Le Mirage ! En plein Nevada ! Et Aladin ? Tu frottes une lampe à pétrole, son foutu génie jaillit comme une fichue *go-go girl* du gâteau... »

Je sentais qu'on ne pourrait plus l'arrêter. Il enchaîna :

« Et maintenant, je vais te dire un truc. Tu sais où je niche ?

— Palm Springs, non ?

— Tout juste. Les palmes, hein. Les palmes de palmiers, tu saisis ? Le désert. Les coyotes. Les squelettes.

— Les squelettes ? »

Il me considéra comme si j'étais totalement niais.

« Le Nevada. J'ai quelques amis qui y ont ouvert des cimetières sans croix. »

Il avait semblé parler pour lui-même, ou peut-être pour moi. Ce n'était guère rassurant.

« D'ailleurs, reprit-il, même quand je fais du cinoche, je vais encore dans le désert. Quand on a tourné *Quatre du Texas*, il y avait ce qu'il fallait comme danseuses du ventre. Ursula Andress. Anita Ekberg. Tu sais ce que j'ai dit à Aldrich, qui me bassinait comme si j'avais été le cobra et lui le joueur de flûte ? Je lui ai dit : "Je devrais te décapiter et t'enterrer dans ce foutu désert". Bon, je l'ai pas fait. »

Je distinguais dans l'ombre le reflet de ses yeux bleu-vert. Ol' Blue Eyes. Le calme avec lequel il distillait certaines phrases avait de quoi glacer. *I ought to have you decapitated and buried in the fucking desert.* Il me regarda sans expression particulière, comme si j'étais pour lui un interlocuteur indifférent.

« Et puis, reprit-il rêveusement, j'ai bien connu le jardin d'Allah.

— Pardon ?

— Enfin, je veux dire, The Garden of Allah, un hôtel de West Hollywood. On voyait là-bas Betty Bacall et Artie Shaw. Mes potes Harry James et Tommy Dorsey. Au fait, j'ai une bonne copine qui a fait un film au Maroc. Doris Day. J'ai tourné avec elle en 1955 dans *Young at Heart*, mais l'année d'avant, Hitch l'avait promenée dans un *mall* à Marrakech.

— Un *mall* ? Un souk, plutôt.

— Oui, comme tu dis, un souk.

— C'est le film d'Alfred Hitchcock, *L'homme qui en savait trop*, précisai-je pour faire mon savant.

— Tout juste, confirma Frank. Doris, un sacré tempérament. Tout le monde la prenait pour une sainte-nitouche, mais elle avait déroulé du câble... »

La beauté tamisée des éclairages rasants donnait aux frondaisons du jardin une touche irréelle. Soudain,



le chant du muezzin s'éleva dans la nuit, venu d'une mosquée proche. Frank Sinatra écouta quelques instants la mélodie sacrée avec l'air d'un connaisseur, puis laissa tomber, d'un air appréciateur :

« Ce type a plus de coffre que Dino.

— Dino ? Dean Martin ?

— Ben oui, gros malin. Remarque, Dino fait ses vocalises en dormant. Jamais vu un type chanter comme lui, la tête sur un oreiller. »

Le regard de Frank Sinatra revint vers moi. Il lâcha soudain cette question qui ne pouvait que confirmer sa nature de spectre :

« Tu sais où j'ai été enterré ?

— Non », répondis-je.

Un coulis d'air froid parcourut mon échine.

« Dans le désert, comme d'habitude, martela-t-il. Dans le Desert Memorial Park, pour être exact. Sur ma tombe, pour faire comme tout le monde, on a mis mes dates : 1915-1998. Mais j'ai fait ajouter le titre de l'une de mes chansons. Tu sais laquelle ?

— Euh, non », bredouillai-je.

Une goutte de sueur coulait dans mon dos. Frankie me jeta un regard définitif, un regard de tueur narquois :

« The Best is Yet to Come. »

Puis, comme un djinn, il se désintégra devant moi.

Je restai seul dans la nuit. Encore commotionné par cette rencontre spectrale, je fis quelques pas dans le jardin, avec ses lumières et ses discrets coins d'ombre. Une fragrance d'Orient embaumait la nuit. J'entendis soudain une sorte de marmonnement. Une voix semblait psalmodier derrière un buisson, comme parfois l'on parle tout seul. Je m'approchai.

Au fil de ma progression, j'aperçus une silhouette assise dans un grand fauteuil, comme royal. C'était une femme. Imposante dans sa robe longue strassée, elle tenait à la main une écharpe blanche. Ses cheveux étaient tirés en chignon, et ses yeux masqués par des verres teintés. Cette femme rayonnait comme une impératrice : elle avait l'air de la reine Victoria portant les lunettes de Ray Charles. Elle m'aperçut, ce que je mesurai au geste de la main qui m'appelait à elle. Rien de familier dans sa majesté, j'avais l'impression qu'elle m'accordait une audience.

« Avancez, monsieur », me dit-elle en français.

Je m'avançai. Elle me considéra, mais je voyais bien qu'un trouble l'agitait.

« Vous l'avez vu ? interrogea-t-elle d'un ton pressant.

— Vu qui ? »

Sa main serra son écharpe, elle eut un geste théâtral.

« L'arsouille. L'imposteur. Ce démon se promène dans le jardin. »

Je me demandai ce qui allait encore m'arriver.

« C'est lui, enchaîna-t-elle d'une voix sifflante. L'homme au petit chapeau. Ce n'est certes pas Ali Baba, mais il connaît les quarante voleurs... »

Elle paraissait indignée comme par un crime de lèse-majesté. Sa voix se radoucit soudain.

« Permettez-moi de me présenter à vous, monsieur, dit-elle avec la modestie altière des reines jouant les anonymes, alors qu'elles sont certaines d'avoir été reconnues. Mon nom vous est peut-être familier. Je suis Oum Kalsoum. Ma légende court à travers les oueds et les médinas, les déserts et les cités. »

« Bonté divine ! me dis-je à part moi. Après Sinatra, Oum Kalsoum ! »

Et elle n'avait vraiment pas l'air contente. La diva ne me laissa pas le temps de souffler :

« Ma modestie dût-elle en souffrir, enchaîna-t-elle, je dois accepter les mérites que l'univers me reconnaît. Ahmed Rami m'a composé cent trente chansons. Des hymnes, monsieur, de la grande poésie. Ahmed avait étudié à la Sorbonne, c'était un grand lettré, pas un vendeur de risotto. Je les ai interprétés à Damas, à Beyrouth, à Tripoli, à Tunis, sous les ovations des multitudes. On m'appelle "le Rossignol cairote". "La Cantatrice du peuple". "La Quatrième Pyramide". "L'Astre de l'Orient". Alors vous comprenez que je m'irrite, n'est-ce pas, quand je vois ce mangeur de spaghettis piétiner ces sublimes jardins. Je n'ai pas gagné mes galons grâce à la pègre, moi, monsieur, mais grâce à ma glotte ! Quatorze mille vibrations par seconde, est-ce que vous pouvez concevoir ça ? Alors que ce pizziolo ne vaut pas la corde vocale à laquelle on le pendra ! Et il se prend pour le cheikh d'Arabie ! Qu'est-ce qu'il fait ici ? Au Royal Mansour ! Dans le paradis des raffinés ! »

Sa voix avait pris des intonations de colère.

« Madame, rétorquai-je, je crois qu'il a été orienté par des puissances supérieures. »

Sa main serra son écharpe.

« Monsieur, reprit-elle, ce n'est pas dans des officines de Chicago que de vieux bandits doivent décider du cours de nos vies ! Des parrains, comme ils disent. Pour ma part, j'ai eu une existence digne et courageuse. Inch'Allah ! Mon père était imam, il me déguisait en garçon quand j'avais dix ans pour chanter durant les Mawlid. J'ai été un garçon, mais je me prénomme Oum, comme la troisième fille de Mahomet et Khadija. Et mon mari Hassen a été le pilier de ma vie. »

Je ne songeais pas à lui contester ce dernier point. Mais son indignation flamboyait. Elle jetait chaque bouffée d'ego comme une pelletée de terre sur le cercueil de l'infidèle de Palm Springs, de l'infâme roumi à mandoline. Oum Kalsoum reprit :

« Le général de Gaulle m'appelait "la Dame", et la Callas me révérait. J'ai eu des rois et des millionnaires à mes pieds. J'enterre les régimes... »

La Quatrième Pyramide dut remarquer le regard que je jetai sur ses rondeurs, car elle s'empressa de préciser son propos :

« Je ne parle pas des régimes alimentaires, mais des puissants de ce monde. J'ai chanté pour le couronnement du roi Farouk, vous savez, mais Nasser ne m'en a jamais tenu rigueur. J'étais son égérie. La voix du Nil immémorial ! Je dispose d'un passeport diplomatique égyptien, monsieur, comme un ministre. Et ce n'est pas mon genre d'aller demander des licences de jeux pour ouvrir des lieux de perdition au milieu des crotales ! »

L'émotion empourprait son visage, faisant grelotter les perles du précieux collier qu'elle arborait en sautoir. Sa main se crispait par intermittence sur son écharpe. Pour accroître son crédit et terrasser mieux encore le petit mafieux du New Jersey, Oum Kalsoum crut bon de me préciser qu'elle était passée du bon côté du ciel :

« Monsieur, reprit-elle avec une certaine solennité, j'ai été très bien accueillie au paradis, un peu moins bien peut-être qu'à Rabat pour mon concert de 1968, mais tout de même. Il y a des rappels. Et quand je me lasse du paradis, je viens me réincarner au Royal Mansour. J'y gagne en confort.

— Ah oui, dis-je, intéressé par un bilan comparatif.

— Ici, précisa-t-elle, le séjour est beaucoup plus calme. On croit que je m'ébats dans le ciel au milieu des anges, mais vous ne savez pas ce que c'est que d'entendre Farid El Atrache faire ses vocalises tous les matins sur le nuage d'à côté... »

Je n'étais pas pressé de le savoir. La diva, cependant, serrait de plus belle son écharpe comme pour étrangler le rossignol du minestrone, le sicaire à tuxedo, l'horrible Sinatra. Elle renchérit :

« Monsieur, vous m'avez déjà entendue chanter *Al Atlal* ? Et *Enta Omri* ? Et *Baid Annak* ? Cinquante minutes minimum pour mes hymnes. C'est autre chose qu'un juke-box ! Le pygmée italien qui profane les moucharabiehs, lui, c'est une mauviette cuisinée à l'huile ! Les concerts de ce Pinocchio durent le temps d'une seule de mes chansons. Et puis je suis une femme. Il ne pourra jamais en être une. »

Devant cet argument ultime, je ne pus que me raccrocher à une question un peu banale, un peu idiote :

« Euh, quel est celui de vos concerts qui a eu le plus d'audience ?

— Mes obsèques, rétorqua la diva sans hésiter. Trimballée pendant trois heures dans mon cercueil par des millions de Caiotes. Les obsèques, c'est peut-être ce qui me rapproche de Rudolph Valentino, le véritable cheikh d'Arabie de leur Hollywood, pas l'imposteur à tagliatelles qui rôde dans ces jardins. Celui-là, je le retiens ! Remarquez, c'est quand on se tait qu'ils veulent vous entendre. À cet égard, Valentino avait un coup d'avance sur moi.

— Pourquoi ? risquai-je.

— Ses films étaient muets. »

Au mot « muets », une sorte de nuée l'enveloppa, et, aussi prestement que Sinatra s'était désintégré, Oum Kalsoum s'évanouit dans l'air. Encore pantois, comme sonné, je pris mécaniquement le chemin du riad où je résidais. Au bout de quelques pas, un vigile apparut.

« Puis-je vous être utile, monsieur ? Il m'a semblé entendre du bruit. »

Je haussai les épaules.

« Oh, ce n'était rien, lui répondis-je. Juste une querelle de deux gros chats dans la nuit. »



MARC LAMBRON *est né en 1957, à Lyon. Haut fonctionnaire, auteur d'une œuvre importante, il a reçu le prix Femina pour L'Œil du silence. Il est membre de l'Académie française.*